

Reprendre l'unif après 30 ans ? De plus en plus

«Il y a le diplôme mais on ne peut oublier l'autre volet, celui de la valorisation personnelle.» **Marcus DEJARDIN**

6 % des étudiants qui se sont inscrits à l'Université de Namur ont plus de 30 ans.

Les chiffres sont là, ils sont de plus en plus à reprendre des cours à l'unif après l'âge de 30 ans. Comme François ou Christophe.

• **Albert JALLET**

«**L**a difficulté principale ? Lorsque les cours sont terminés et qu'il faut terminer son mémoire. Là, franchement, ce n'est pas évident. Il n'y a d'autre pression que la vôtre... Et puis là, je construisais ma maison. Cela a duré 2 ans, 2 ans et demi... » : François Poncelet, 34 ans, va rendre son mémoire, trois ans après avoir terminé ses cours. Il a des circonstances atténuantes.

Il boucle ainsi un master en politique économique et sociale. Il a mené ça à bien à Louvain-la-Neuve, en cours alternés à la Fopes. Soit un

jour et demi de cours par semaine. «Là, il faut passer à temps partiel, obtenir un congé éducation.»

Pour le diplôme et pour lui

Pourquoi avoir repris de telles études ? «J'avais mon bagage d'expérience et de savoir-faire mais pas le diplôme ad hoc. Lorsque j'ai loupé une place uniquement parce qu'il me manquait un papier, j'ai été frustré.»

Au-delà de cette motivation «administrative», François Poncelet a entamé ces études aussi pour son épanouissement personnel : «C'était pour avoir une vision du

monde plus intelligente. Pour mieux le comprendre, d'un point de vue économique et social.»

Envie de prolonger

Maintenant que ce cycle est terminé, l'homme éprouve un petit goût de trop peu. «Parce que cette période a eu quelque chose de jouissif parce que j'ai pris le temps de me donner du temps pour me former, m'ouvrir, réfléchir. Ce jour par semaine consacré aux cours et aux travaux était vraiment précieux.»

Les contraintes matérielles de temps ? «La façon de fonctionner, l'approche spécifique de la Fopes permet de rendre les

études accessibles. Les travaux en sous-groupe, la responsabilisation des gens permettent de franchir ces écueils. C'est très stimulant. Ces études, je les ai vues comme une opportunité, pas comme une contrainte. C'est un choix personnel. C'est un choix qui m'a comblé. C'était un défi après un parcours scolaire difficile, cela apaise. Je ne dois plus justifier un non-diplôme.»

Conclusion : «Me réaménager du temps sur une thématique : je me le souhaiterais.» ■

Il faut dégager du temps et sacrifier des loisirs

Depuis 10 ans, les chiffres étaient stables mais là, ils frémissent. Les étudiants de plus de 30 ans qui reprennent des études sont de plus en plus nombreux. À l'université de Namur, les trentenaires et plus représentent maintenant 6 % de toutes les inscriptions. Pour rencontrer les exigences du marché de l'emploi ? «C'est peut-être une explication mais j'en vois deux autres, plus marquantes.» Marcus Dejardin est directeur du département de formation pour adultes en sciences économiques et de gestion à l'Université de Namur.

L'homme connaît le sujet et ses «sujets». Ces derniers, il les rencontre au fil des années.

«Deux éléments importants stimulent cet engouement : le décret passerelle et la valorisation des acquis d'expérience (VAE).»

Le premier permet une plus grande mobilité entre, par exemple, le bac obtenu dans une haute école vers un master à l'université. Le second prend en compte, comme son nom l'indique, vos années réussies dans l'enseignement mais aussi votre expérience professionnelle.

«Cela vous permet d'être admis dans un master moyennant une année préparatoire, par exemple. Cela débouche moins souvent sur des dispenses de cours. Les équivalences sont plus compliquées à établir.»

Ça, c'est pour les facilités. Mais il y a aussi les difficultés. Elles sont plus que réelles.

Au-delà des neurones à réactiver, le candidat aux études se trouve confronté à un sérieux écueil : la gestion du temps.

Car son bac ou son master, on ne l'obtient pas dans un cadeau surprise. C'est du boulot souvent en plus du... boulot. À 30 ans et plus, on n'est plus étudiant «professionnel» mais déjà dans la vie active.

À Namur, c'est 2 à 3 soirs de cours par semaine ainsi que le samedi matin, parfois l'après-midi.

Marcus Dejardin : «En début d'année, lors de la matinée d'accueil, on en discute avec les nouveaux inscrits. Reprendre de telles études de-

mande une belle motivation mais également la nécessité de se dégager du temps. Avec comme corollaire, des loisirs en moins.»

Positif pour le futur employeur

Mais la motivation est souvent au rendez-vous. Les chiffres sont là, le taux de réussite est un peu moins élevé que pour les cours de jour (50 %). «Il est difficile de parler de taux d'échec parce qu'il y a les abandons en cours de route. Parce qu'il y a l'activité professionnelle mais aussi des problèmes familiaux, par exemple, qui peuvent vous mettre des bâtons dans les roues. Mais si la première est réussie, après, ça roule.»

Avec en fin de parcours, une plume à son chapeau : «Un em-

ployeur qui voit ça sur votre CV, c'est pour lui un fameux signal. Il sait qu'il a à faire à quelqu'un qui en veut. Et puis, on ne peut oublier qu'il y a la valorisation personnelle, le sentiment d'avoir réussi quelque chose, d'avoir mené à bien un projet personnel.» C'est sans doute ça le plus important. ■ A.J.

« On se dit qu'on vaut quelque chose »

« **L**e plus difficile ? C'est se mettre devant ses feuilles et se concentrer pour étudier. » Christophe Denis à 41 ans. Il travaillait dans une société en Bourse et a perdu son emploi. Après 12 années de carrière professionnelle.

A l'époque, son « déficit » de diplôme l'a sérieusement desservi. Alors ? Il s'est retourné les manches pour aller passer ses soirées sur les bancs de l'université à Namur pour suivre les cours. Résultat, il est en passe de décrocher un master en gestion. « Il me reste le travail de fin d'étude. »

« Est-ce difficile ? Oui mais ce qui est positif, c'est que les cours sont intéressants ! En fait, on ne vient pas juste chercher un diplôme, on va là pour apprendre. Franchement, c'est faisable. Vous avez également un autre rapport avec les professeurs qui sont ouverts. C'est vraiment enrichissant. »

Dur en janvier et février

Mais il ne faut pas se voiler la face non plus : cela prend du temps, beaucoup de temps. « Pas question de croire qu'on va se contenter de potasser un syllabus chez soi. Il faut aller à l'université pour les cours mais aussi les travaux.

Bref, ce type de projet doit venir du plus profond de vous. Parfois, on a envie d'abandonner. Personnellement, les mois de janvier et février ont été particulièrement difficiles à traverser. » Mais il les a traversés, comme d'autres de ses collègues. « c'est ça aussi qui est important d'aller aux cours, c'est qu'on y rencontre aussi des gens motivés. »

Bon pour la confiance

Pour bientôt finalement décrocher ce fameux sésame. « Je ne sais pas s'il va m'ouvrir des portes mais une chose est sûre, il m'aura apporté énormément à titre personnel. C'est va-

lorisant, on se dit qu'on y est arrivé et que finalement, on vaut quelque chose. Lors de mon licenciement, je me suis senti un peu humilié. Ce master m'apporte aussi de la confiance en moi. Je me sens plus dans la peau de quelqu'un qui se bat, qui sait se bouger. »

L'homme espère que les employeurs potentiels vont le regarder autrement et « puis au cas où, j'aurai nettement plus le moral et l'énergie pour me lancer comme indépendant. » ■ A.J.

VITE DIT

De 6 % à 10 %

Les chiffres 2013-2014 sont là, ils étaient 373 étudiants de plus de 30 ans à s'être inscrits à l'unif de Namur. Et ce, sur un total de 6 200 students. Une belle progression quand on sait que lors des dix dernières années, les chiffres des plus de 30 ans étaient stabilisés à 200 inscriptions.

Du côté de l'UCL, les chiffres sont révélateurs également. Ils sont

presque 3 000 sur 30 000 à avoir plus de 30 ans et suivre des cours. Soit, 9,4 %, exactement. Là, petite différence, la croissance est moins marquée, on peut parler de constance. L'étudiant le plus persévérant affiche 83 ans.

Le mémoire oublié

François Poncelet a remis son mémoire. Il lui a fallu du temps mais il l'a fait. Preuve que la tâche est ardue : « La moitié des étudiants qui ont réussi les cours ne rendent pas leur mémoire. »

Phénomène constant

Le phénomène du « vieillissement » des étudiants ne risque pas de s'éteindre, grâce aux différentes passerelles, au système des crédits d'heures qui permettent de picorer et d'étoffer votre cursus tout en vous emmenant parfois, dans de très longues études.

Inflation

Ces opportunités de prendre des études, c'est évidemment positif. Marcus Dejardin tire la sonnette d'alarme : « Du côté académique attention cependant à l'inflation des

diplômes. » Et la difficulté de reconnaissance de ceux-ci d'un pays à l'autre...

Cohésion sociale

Il ne faut pas oublier la promotion sociale et les formations distillées en entreprises. « C'est un peu pour la personne et cela le suit pendant toute sa vie. Comme pour l'évolution de l'informatique par exemple. Cela permet à la personne de rester dans le coup. Tous ces cours participent ainsi à la cohésion sociale. »